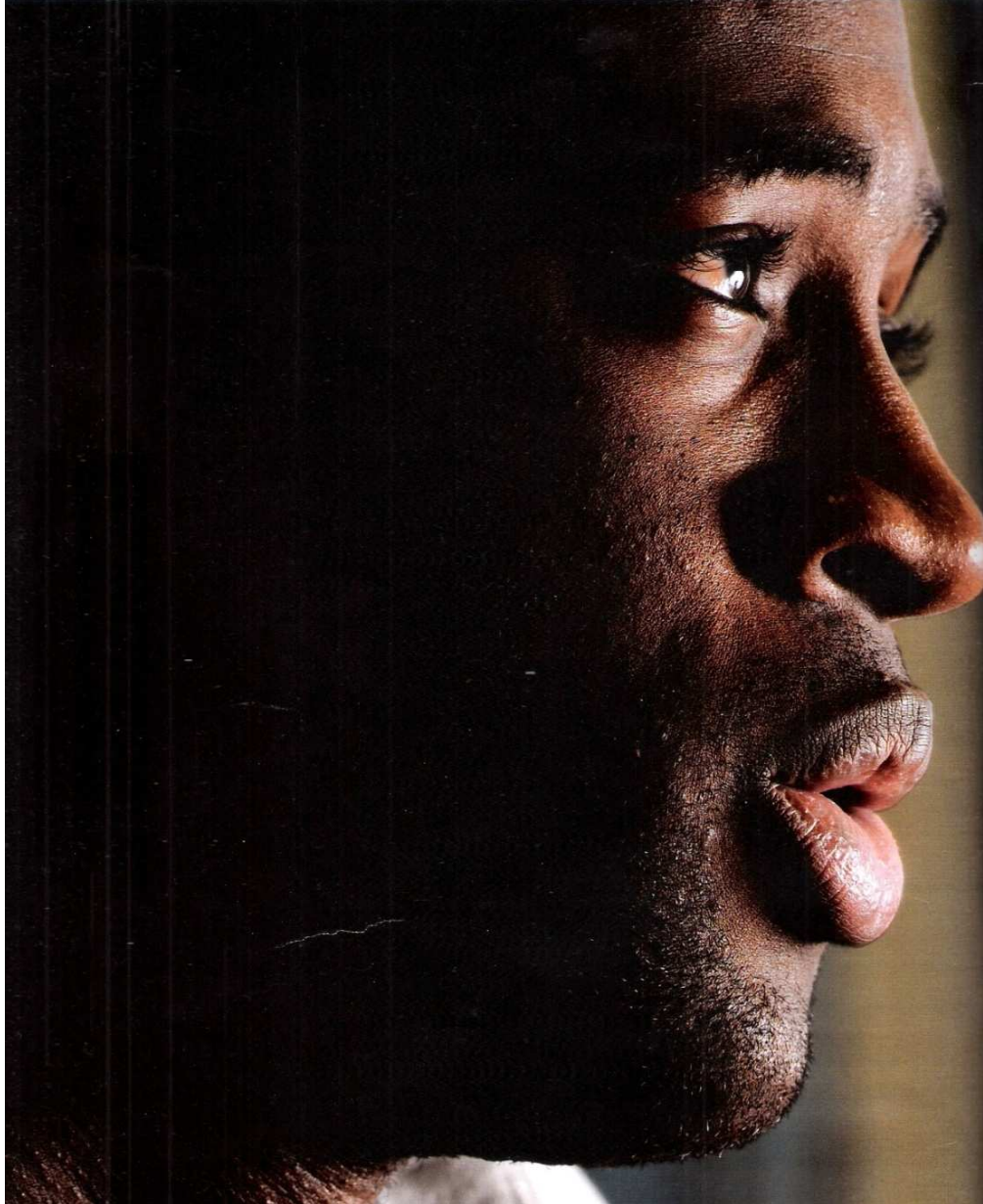


YAYA TOURÉ

«TOUT CE QUE JE RÉALISE AUJOURD'HUI, JE L'AI APPRIS À
ABIDJAN»



Le meilleur joueur Africain 2011, pilier du grand Barça transféré à Manchester City en 2010, a façonné son football en Côte d'Ivoire, à Abidjan. À l'Académie de Jean marc Guillou. Avant la coupe d'Afrique des Nations, qui débute ce samedi. Le taulier de l'entre jeu ivoirien se livre.

Vous venez d'être élu «Ballon d'Or» Africain 2011. Cela représente quoi pour vous ?
Quelque chose d'exceptionnel. Je le reçois comme une consécration individuelle. J'ai le sentiment

d'avoir énormément travaillé pour arriver jusque-là. Je reconnais que j'y ai pensé quelquefois, surtout après mon arrivée à Barcelone en 2007.

Mais c'est comme joueur de Manchester City que vous êtes consacré...

Oui, mais le tournant, c'est quand je suis arrivé au Barça. J'avais franchi une étape, il me fallait désormais aller au bout de mes idées, de mes efforts. Il y a tellement de joueurs et si peu qui sont reconnus dans le monde entier. Pour moi, c'est une façon d'être respecté.

Vous succédez au palmarès à de formidables attaquants tels Abedi Pelé, Roger Milla, George Weah, Samuel Eto'o ou Didier Drogba. Pour une fois, c'est la qualité d'un milieu polyvalent qui est reconnue. Ça vous surprend ?

Oui et c'est même une des premières questions que j'ai posées quand j'ai reçu le trophée. On m'a dit que j'étais le premier milieu au palmarès. En Afrique, on ne parle que des attaquants. C'est une victoire de plus.

Vous avez la recette ?

Le travail et le sacrifice. Lorsque j'ai commencé à l'Académie d'Abidjan, en 1996, je suis resté deux mois sans sortir de centre de Sol Béni. J'avais 13 ans et on avait le droit de rentrer dans nos familles le week-end. Moi je continuais à travailler, matin et soir, tout seul au centre. Je n'étais jamais fatigué, j'en voulais toujours plus. C'était dur, ma famille me manquait.

Une famille nombreuse...

On était neuf à la maison, sept garçons et deux filles, dont mon frère Kolo, mon coéquipier à City.



Les racines du joueur que vous êtes devenu, c'est là-bas, à Abidjan ?

C'est la base. J'ai eu la chance incroyable, comme la plupart des académiciens, d'avoir été retenu dans les tournois de quartiers organisés par Jean-marc Guillou. Tout ce que je réalise aujourd'hui, je l'ai appris à Abidjan. Même quand je regarde le grand Barça, le meilleur club au monde, je vois une équipe qui applique tout ce que nous avons appris enfants, à l'Académie. Je le dis le

plus modestement possible. Ce que Guillou nous a enseigné, je l'ai retrouvé à Barcelone. Je me souviens de notre première année où on ne jouait que pieds nus, pour avoir la maîtrise du ballon. Ce n'était que ça, le travail technique avec le ballon, la conservation, le contrôle, le mouvement collectif, le pressing ensemble, le déplacement, les mêmes notions qu'au Camp Nou. Je le jure, je n'exagère pas.

Ensuite, la route se complique quand même. Vous quittez Abidjan en 2001, à tout juste 18 ans pour Beveren et les rigueurs de l'hiver belge...

L'idée, c'était de s'imposer en Europe. Jean marc Guillou a pris en main le club de Beveren parce qu'en Belgique, il n'y avait pas de limitation du nombre de joueurs extra-communautaires. On a fini par avoir une équipe du Championnat belge presque exclusivement composée de jeunes Ivoiriens. Pour nous, c'était la première marche vers autre chose. Ensuite, il y a eu des problèmes, des difficultés financières, ça s'est compliqué.

À cause de cela, Beveren vous vend deux ans plus tard à un club ukrainien, le Metalurg Donetsk. Comment l'avez-vous vécu ?

Ça a été une grande déception. Il y avait eu une proposition du PSG, mais ça ne s'était pas fait car le PSG voulait payer en plusieurs fois. Donetsk, lui, payait d'une traite. J'ai été obligé d'accepter. J'étais jeune et je voulais tenter un autre challenge. J'ai passé un test à Arsenal, mais je n'ai pas eu la possibilité d'y aller car je n'ai pas pu obtenir de permis de travail.

C'était une période de souffrance ?

Au début, c'était dur, car, en Ukraine, les gens étaient hostiles. Mais je ne voulais pas lâcher. Je me suis rapproché de mes coéquipiers russes. Leur langue me fascinait à tel point que j'ai voulu la pratiquer. Je m'y suis mis tout de suite et j'ai été heureux de pouvoir communiquer avec eux. J'ai fini par beaucoup apprendre de la vie, de l'obligatoire adaptation. J'ai aussi eu la chance de pouvoir compter sur Slavo Muslin (*ancien joueur serbe de Lille, Brest et Caen*), un entraîneur qui m'a beaucoup fait travailler.



Après deux années en Ukraine, vous retrouvez enfin le soleil en 2005 à l'Olympiakos Le Pirée, en Grèce, Une destination voulue, cette fois ?

Oui, pour moi, c'est une transition vers autre chose l'Olympiakos jouait la Ligue des champions. Trond Sollied, l'entraîneur norvégien, me voulait depuis longtemps.

Et l'Europe vous découvre enfin...

On joue notamment Lyon deux fois (1-2, 1-4). Je commence à être sélectionné avec la Côte d'Ivoire. On ne passe pas le premier tour de la Ligue des champions, mais on réussit le doublé Coupe-Championnat. Je sens que mes affaires avancent.

Le futur Ballon d'Or africain n'est alors, à 22 ans, que le porteur d'eau d'un ancien Ballon d'Or « mondial », le Brésilien Rivaldo. Un rôle obscur qui vous convient ?

Pas si obscur que ça. On évoluait en 4-3-3, j'étais très libre d'aller partout. En Grèce, j'ai joué devant la défense, sur le côté, en attaque, en défense. Sollied m'a fait comprendre l'importance de la condition physique. Il voulait me voir dépasser les périodes de quinze minutes où je distribuais le jeu. Il voulait que je sois capable de le faire pendant quatre-vingt-dix minutes.

Après une saison seulement, vous faites vos valises une nouvelle fois. Mais pas où vous le souhaitez...

Lyon s'est manifesté, mais je rêvais de signer à Arsenal pour y rejoindre mon frère Kolo et Arsène

Wenger, dont Guillou est le père spirituel. Mais ça ne s'est pas fait. Et j'ai atterri à Monaco...



Où ça ne se passe pas très bien avec Laszlo Bölöni, votre entraîneur...

Oui c'est vrai. Mais à l'époque, j'étais jeune, un peu fou, direct. Je disais les choses comme elles venaient. Guillou me disait toujours de faire attention, de me maîtriser. J'ai eu du mal à encaisser ce que Bölöni racontait à mes partenaires, aux dirigeants. Plusieurs fois, on s'est vus. Mais Bölöni ne disait jamais la réalité en face. Un jour, par exemple, il me dit que je ne sais pas faire un contrôle. Je lui ai dit de m'emmener sur le terrain de me mettre les ballons comme il voulait,

n'importe comment ; et qu'il verrait bien ainsi que je saurais tous les contrôler. J'étais comme un fauve, prêt à bondir quand on l'attaque. À l'époque, je ne contrôlais pas mes émotions. Mais j'ai

accusé le coup, ça m'a servi pour la suite.

Le remplacement de Bölöni par Laurent Banide, en octobre 2006, a-t-il arrangé les choses ?

Laurent Banide me connaissait bien, il savait comment me prendre. J'ai tout de suite été performant. Il m'a fait confiance. Il était impressionné de voir comment je parlais avec les anciens, les Modesto, Bernardi, Oruma, Dos Santos. Je pouvais paraître prétentieux, mais je voulais galvaniser tout le monde. Banide m'a

encadré. Il m'a obligé à faire des séances supplémentaires, disant que je lui tomberais dans les bras trois mois plus tard. Il avait raison.

Comment décrivez-vous votre jeu ?

J'aime le milieu, toucher le ballon, aider défensivement mais aussi servir mes partenaires. Quand j'ai passé quelques jours à Arsenal, du temps de Beveren, Arsène Wenger pensait que je pouvais être un deuxième attaquant. Lui ne me voyait pas comme milieu. Ce que j'apprécie, c'est l'espace, utiliser ma puissance et ma technique.

Assez pour postuler à Barcelone à l'été 2007 ?

Je n'y pensais même pas. Pourtant, quand j'étais petit, à l'Académie, lorsque Guillou nous demandait où on souhaiterait jouer un jour, je me levais et je criais : « Barcelone ! » Ronaldo me

faisait rêver avec ses longues courses. Il m'inspirait.

Quel sentiment vous traverse quand vous arrivez dans le club de vos rêves d'enfant ?

Je me dis : « Ça y est, tu y es. Prouve leur que tu peux jouer avec eux ».

Mais la première saison est moyenne...

On a rien gagné du tout. Il y a eu des soucis avec les joueurs. Ronaldinho notamment. Les recrues ont été mal acceptées. Il y a eu des sifflets cette année-là. Après une saison, Pep Guardiola a été choisi pour remplacer Frank Rijkaard. Il voulait remonter une équipe. La réserve qu'il avait entraînée marchait bien. Guardiola a eu de la chance, il avait les plus grands joueurs, Messi, Henry et Eto'o, tous en pleine bourre.

Cette deuxième saison au Barça est-elle, à ce jour, la plus belle de votre carrière ?

Oui. c'était incroyable un football total. On était sûrs de gagner. On se demandait juste qui allait marquer, qui ferait la dernière passe. On se disait que si ce n'était pas 3 ou 4-0 à la mi-temps, ce n'était pas bon. On a gagné, six titres, c'est dingue. Là, je pense au « Ballon d'Or » africain. Je revis le football de l'Académie d'Abidjan.

Et vous devenez un des hommes de base de Guardiola...

Tout était positif. On avait la puissance avec Eto'o, Henry, la finesse avec Messi, Xavi, Iniesta, la

force avec Piqué, Puyol, Alves, Abidal. J'étais une pièce de base. Xavi et moi, on ne sortait jamais.

Un statut que



vous perdez la saison suivante. Que se passe-t-il ?

À Barcelone, on aime bien faire la place aux joueurs issus de la Masia, le centre de formation. C'est l'année où Busquets se révèle et il est privilégié. Je reconnais que c'est un très, très grand joueur, mais je comprenais pas ma mise à l'écart soudaine.

Quand vous en parlez aujourd'hui, c'est avec des mots très durs à l'encontre de Guardiola. C'est osé de s'attaquer au meilleur entraîneur de l'année 2011.

C'est vrai que j'ai été un peu agressif, méchant. Mais il fallait que ça sorte. Guardiola est resté une année sans me parler. J'allais vers lui, il me repoussait. Ça ne tenait pas debout, je ne comprenais pas cette attitude. Je m'étais donné corps et âme et il me met à l'écart sans un mot. À l'époque, j'en pleurais.

Et lorsque Manchester City se manifeste ?

D'un coup, il se réveille. Xavi se blesse et j'enchaîne les matches en fin de saison. Il me parle, me dit qu'il a besoin de moi. Mais Roberto Mancini (*l'entraîneur de City*) avait sauté sur l'occasion, il

m'avait convaincu.

Manchester vous arrache en 2010 contre 32M€ et vous devenez l'un des joueurs les mieux payés d'Angleterre (900 000 € brut par mois). Vous devenez une vraie star ?

Ça, ça me fait rire. Je dis surtout merci à Dieu.

Enfin, après bien des détours, vous vous installez au pays où le football est né...

Pour moi, l'Angleterre, c'était le pays du rythme, de la vitesse, de l'engagement et du beau jeu, un pays fait pour moi. Mais j'ai toujours voulu aller à Arsenal et c'est le rendez-vous raté de ma carrière.

Pourquoi Mancini tenait-il tant à vous ?

Je crois que j'ai été un joueur important pour construire son équipe, pour attirer d'autres grands noms. Mancini avait besoin de ça. Peu à peu, le jeu de l'équipe a changé, s'est amélioré. Pour moi, Mancini, c'est un peu un deuxième Banide. Il a su me prendre, me parler, me rendre la confiance.

À 28 ans, avez-vous atteint votre plénitude ?

Non. j'ai encore des progrès à faire. Je dois être plus constant, plus performant. Je peux faire plus.

Vous avez tout gagné avec Barcelone. Qu'attendez-vous à City ?

Remporter la Premier League, c'est un rêve. Si on remporte deux trophées cette saison, je serai comblé.

L'élimination en phase de poules en Ligue des champions est néanmoins un gros échec...

C'est bien sûr une énorme déception. Mais l'équipe est assez jeune, inexpérimentée au niveau européen. La défaite à Naples (1-2, le 22 novembre 2011) nous a fait très mal.

L'autre challenge, c'est la Coupe d'Afrique, qui débute ce samedi. La Côte d'Ivoire, souvent favorite, une seule fois vainqueur, en 1992, sera-t-elle cette fois au rendez vous ?

Inch Allah ! Nous avons accumulé tant de déceptions ! On ne veut pas revivre un nouvel échec. Les quatre dernières compétitions nous ont laissé un goût amer.

Votre statut de « Ballon d'Or » africain vous donne-t-il des devoirs plus importants ?



Je fais partie des cadres avec Drogba, Maestro (*le surnom de Zokora*), Kolo, Eboué, Boka les anciens. Avec le Ballon d'Or, mon importance va peut-être grandir.

Enfin, le classement vous place au-dessus de Drogba. Jusqu'à contester son leadership dans le groupe ?

Non, non. Il n'y a pas de problème de ce côté. Didier, c'est l'aîné, ça reste le grand frère, le capitaine. C'est lui qui nous tire vers le haut. Il est le chef, celui qui transmet la parole aux notables, ceux que j'ai cités avant. Et nous, les notables, ont transmis aux plus jeunes. Drogba c'est le leader.

Pour le peuple ivoirien, marqué par ses rivalités, que représenterait un succès ?

On a un grand rôle à jouer, nous sommes comme un trait d'union. L'équipe est superbe. C'est comme si on avait une dette envers notre pays. On peut ouvrir une porte vers le bonheur à notre peuple, si chaleureux.

Entretien réalisé par Jean-Marc Butterlin, pour le magazine de l'Equipe le 21/01/12